4 Année. — N° 179 (avec patrons). Dimanche, 6 Juin 1875.

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n°, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.

1. COSTUME DE GARÇON. 2. COSTUME DE BÉBÉ. 3. COSTUME DE FILLETTE. 4. COSTUME DE DAME. 5. ROBE DE BÉBÉ. 6. COSTUME MATELOT POUR GARÇON.

7. ROSACE AU CROCHET ORDINAIRE ET CROCHET ANANAS.

de galon noir. — Modèle de la maison du Petit-Saint-Jean.

2. Costume de bébé de trois ans, petite fille ou petit garçon, en étoffe beige. — C'est la robe anglaise à gros plis. Un galon ou une traine de laine, de même ton, est cousu sur chaque pli et s'arrête à 15 centimètres du bord en formant une bouclette; large ceinture en cachemire bleu marine. Chapeau capote en étoffe semblable, doublé de faille bleu marine, retroussé derrière sous un gros nœud de faille grise; aile bleue sortant de ce nœud.

3. Costume de fillette. — Chapeau en paille de riz blanche. Ruban blanc, bleu ou rose. Touffe de pâquerettes.

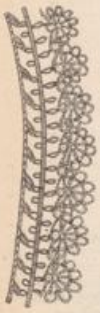
4. Costume en tissu de laine gris uni, et même tissu à carreaux blancs et noirs. — Le jupon est uni, orné d'un volant bordé d'un biais à carreaux et surmonté d'un bouillonné tiré à carreaux qui va grandissant derrière, et à tête double en haut et en bas. La tunique, de forme irrégulière, tombe carrément sur le côté gauche et se drape derrière; un biais à carreaux l'encadre, à demi caché dans une passementerie

9. ÉTOILE AU CROCHET.

SOMMAIRE

GRAVURES : Cinq costumes d'enfant. — Costume de dame. — Quatre ronds au crochet. — Voile de fauteuil brodé sur tulle grec. — Entre-deux en guipure de Cluny. — Voile de fauteuil Renaissance (quatre dessins). — Coin au plumetis. — Bande en tapisserie. — Trois parures. — Toilette de matin. — Deux costumes de fillette. — Toilette en sicilienne et faille. — Toilette en faille noire. — Bébés.

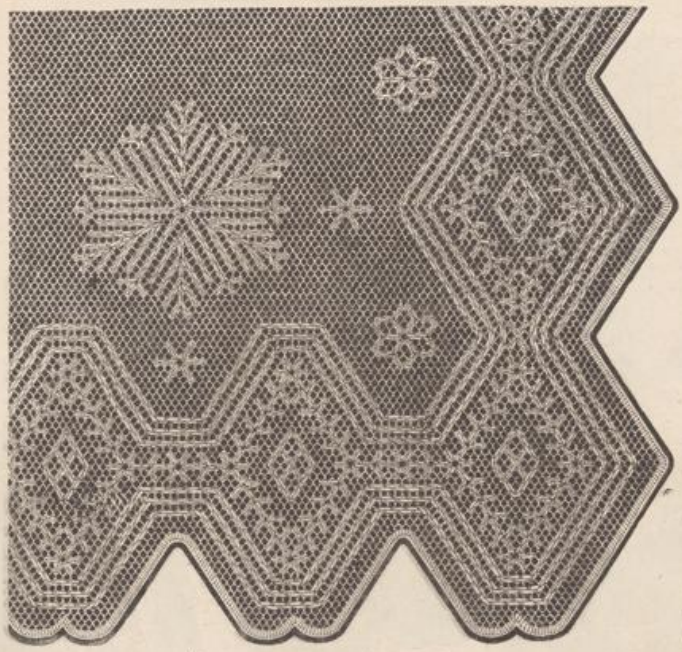
SUPPLÉMENTS : Planche de modes coloriées. — Planche de patrons et de broderies avec alphabets.



11. DENTELLE EN MIGNARDISE.

EXPLICATION DES GRAVURES

1. Costume de petit garçon de neuf à douze ans, en cheviot gris. — Pantalon assez juste fermant au genou par trois boutons. Veste-veston à châle, doublé en partie de soie noire, fermant par un seul bouton et bordé d'un galon noir; ce galon simule le revers des manches. Gilet demi-montant sans châle et s'évasant du bas, également bordé

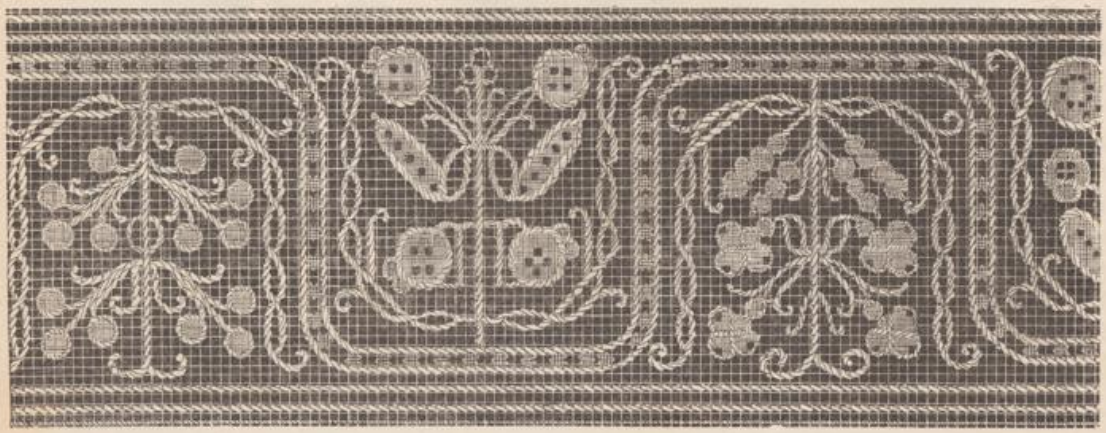


13. VOILE DE FAUTEUIL BRODÉ SUR TULLE GREC.

noire. Cette garniture, trois fois répétée à d'assez grands intervalles, remonte sur sur le côté gauche, en suivant la tunique. Corsage en étoffe à carreaux, décolleté carrément et boutonnant de côté. Un plissé intérieur en étoffe unie change l'ouverture carrée, qui est ornée d'une passementerie en ouverture à cœur. Manches unies, terminées par un revers remontant en étoffe noire et un petit plissé en étoffe à carreaux retombant sur la main et séparé du revers par une passementerie noire. — Modèle de Mme Céline, 22, rue Neuve-Saint-Augustin.

12. DENTELLE AU CROCHET.

5. Robe de bébé de trois à quatre ans, en piqué blanc, forme princesse et croisant devant; un côté est rabattu en revers; une garniture brodée forme petit volant autour de la jupe; cette même garniture, plus basse, suit le bord extérieur du devant du revers, le tour des épaules et le bord des petites manches; au-dessus de la broderie court un petit galon de coton; ce galon est double autour des épaules et au revers.



14. ENTRE-DEUX EN VRAIE GUIPURE DE CLUNY.

8. PETITE ROSACE AU CROCHET.

6. Costume matelot pour petit garçon de cinq ans, en toile ou en serge bleu marine, composé d'un pantalon large prenant au genou par un poignet; d'une blouse enfermée dans le pantalon; à cette blouse, un col marin, orné de galons de laine blancs et d'une ancre brodée en blanc. Cravate à nœud marin en étoffe semblable au costume, ornée de galon blanc; petit galon blanc aux poignets et sur le devant de la blouse. Ceinture en même étoffe encadrée de galons et nouant sur la hanche. Chapeau Jean Bart. — Ces costumes d'enfants ont été dessinés au Petit-Saint-Jean, 11, rue du Quatre-Septembre.

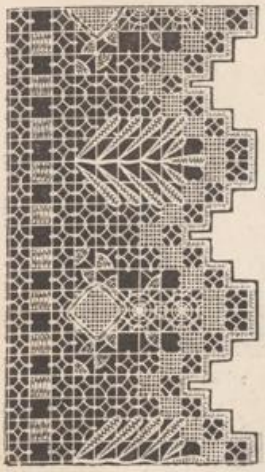
15. ENSEMBLE DU VOILE DE FAUTEUIL RENAISSANCE.

7-8. Rosace au crochet ordinaire et crochet ananas. — On commence par faire le petit mat du milieu, qui s'exécute au point ordinaire, tournant sur lui-même en colimaçon, puis trois rangs successifs se superposant, et composés de demi-points et de mailles en l'air; au premier tour, l'intervalle est de 3 points, au second de 5, et enfin au dernier de 7.

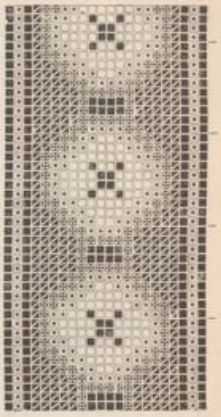
Puis on prend du gros coton, un crochet ananas, et, prenant pied dans chacune des dents du rang précédent, on fait les boules ou gros mats indiqués; vous connaissez le crochet ananas: il ressemble au point poste de la broderie. On jette 6 ou 7 brins de coton sur son crochet, puis on entre celui-ci d'un coup dans les 7 points à la fois. Il faut faire avec ce gros coton 5 mailles en l'air d'intervalle : c'est ce que représente cette espèce de feston indiqué sur notre dessin.

Ces boules sont encadrées de petites dents claires, semblables à celles qui sont en pied, puis surmontées d'une seconde rangée de boules ananas, au-dessus desquelles reviennent encore des petites dents claires, terminées par une plus grande en bord.

10. PETITE ÉTOILE AU CROCHET.



16. DENTELLE SUR FILET POUR VOILE DE FAUTEUIL RENAISSANCE.

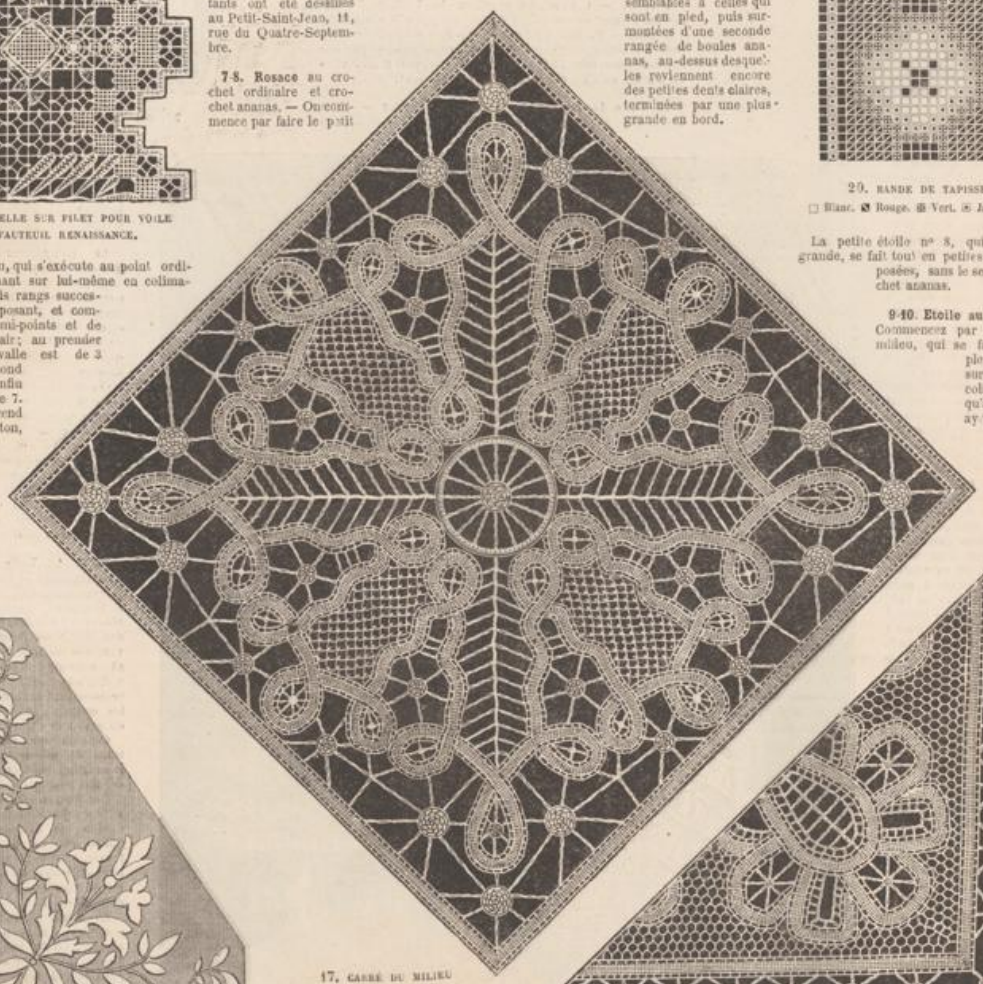


20. BANDE DE TAPISSERIE.

□ Blanc. ☒ Rouge. ⊞ Vert. ⊡ Jaune. ■ Noir.

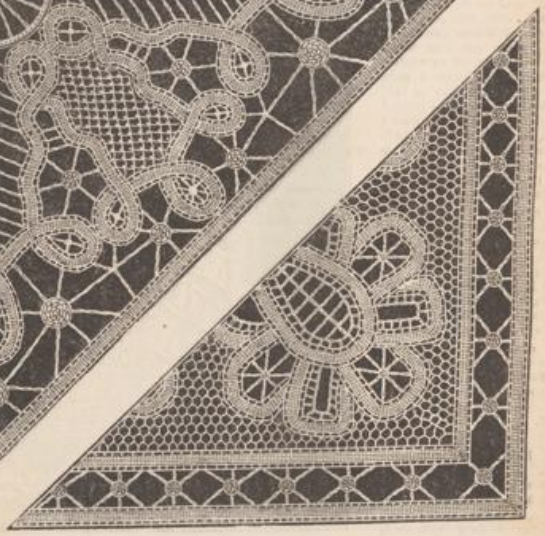
La petite étoile n° 8, qui complète la grande, se fait tout en petites dents superposées, sans le secours du crochet ananas.

9-10. Etoile au crochet. — Commencez par le rond du milieu, qui se fait au crochet plein tournant sur lui-même en colimaçon, jusqu'à ce que vous ayez 32 points



17. CARRÉ DU MILIEU DU VOILE DE FAUTEUIL.

19. COIN AU PLUMETIS.



18. MOTIF D'ANGLE DU VOILE DE FAUTEUIL RENAISSANCE.

autour. Puis lancez 24 chaînettes, vous revenez sur les 5 premiers points, puis, tournant votre ouvrage, remontez de 3 points, vous retournerez encore, et, faisant le crochet à côtes, vous redescendez sur le premier petit mat, et en même temps de 3 points sur les chaînettes du pied; vous remontez dessus es 3 points, et en même temps, sur 3 points du premier mat ou côte; vous redescendez sur ces 3 points, et sur trois du pied, et refaites sept fois en tout le même travail.

Lorsque vous commencez votre second rayon, vous piquez le dernier point de la chaînette de 25 sur le point extrême de la quatrième côte du rayon précédent.

21. PARURE DE MATIN.

22. COL D'ÉTÉ.

23. COL ET MANCHES.

Ceci fait, vous entourez votre étoile de brides longues et de chaînettes alternées, qui, au fur et à mesure, retiennent en pied les dents d'un lacet croquet qu'il faut se procurer, et que l'on trouve tout fait.

De l'autre côté, il faut encadrer ce croquet de brides longues qui descendent dans le creux des dents, et de points simples alternés par des chaînettes qui forment dents.

La petite étoile n° 10, qui sert de trait d'union aux grandes, se fait en lacet croquet, retenu et serré au centre par des chaînettes rapprochées, et autour par des chaînettes espacées.

11. Dentelle au crochet et mignardise. — On commence par le pied de la dentelle, et on fait, d'un côté de la mignardise, 3 brides dans un picot, puis on fait trois brides dans un second, en en sautant un de l'autre côté; 1 point dans 1 picot, 3 mailles en l'air, 1 point dans le même picot, 5 mailles en l'air, 1 point dans 1 picot, en en sautant un, 3 mailles en l'air, 1 point dans le même picot, 5 mailles en l'air; cela répété régulièrement tout du long.

3e *rang.* — 1 bride dans le point du milieu des 3 chaînettes du rang précédent, 1 chaînette, 1 bride dans le même point; cela répété sept fois dans le même point; 5 chaînettes, 1 point sur le petit trou qui forme l'intervalle, 5 chaînettes; recommencer 1 dent.

4e *rang.* — Toutes petites dents composées de chaînettes ou mailles en l'air au-dessus des chaînettes du rang précédent, séparées par un demi-point.

12. Petite dentelle au crochet. — Faites une galerie composée de 3 chaînettes, 1 bride, 3 chaînettes, 1 bride.

Puis, au-dessus, 9 chaînettes, au-dessus de deux traits de la galerie.

3e *rang.* — Dans le point du milieu des 9 chaînettes, vous faites 7 brides, puis 3 chaînettes, 7 brides, 2 chaînettes.

4e *rang.* — 1 point sur le milieu des 7 brides, 5 chaînettes, 1 point sur le milieu des 3 chaînettes, 5 chaînettes.

5e *rang.* — Prendre pied sur la troisième chaînette de l'arcade inférieure; faire une chaînette, reprendre sur l'arcade suivante pour faire le trait entre les deux, puis 9 chaînettes en mailles en l'air qui forment la grande dent.

13. Voile de fauteuil brodé sur tulle grec. — Nous avons déjà expliqué ce travail, dans lequel on doit bien observer le sens du tulle; du côté de la lisière, le même dessin avec le même nombre de points paraît plus allongé, et dans l'autre, au contraire, il est beaucoup plus élargi.

Il faut faut prendre de bon tulle et du coton spécial appelé coton point de rose; puis on fait un point de reprise dans tous les réseaux du tulle; ce point se contrarie au retour qui se fait dans le même réseau. Tout le secret du travail est là: pas d'autre combinaison; on n'a qu'à remplir sur son dessin le nombre de réseaux que doit compter chaque trait; on ne fait jamais de nœuds, on ne passe jamais trois fois dans les mêmes trous; du reste, le dessin est combiné pour se suivre naturellement. On se sert beaucoup de cette broderie pour nappes d'autel, aubes et rochets; elle est solide, peu coûteuse et produit beaucoup d'effet.

24. TOILETTE DE MATIN.

25. COSTUME DE FILLETTE DE SEPT A HUIT ANS.

14. Entre-deux en vraie guipure Cluny. — Ce modèle nous a été obligeamment prêté par une de nos abonnées, Mme la marquise de F..., qui le tenait comme authentique du temps de Louis XIII. On peut donc, en le copiant, être certaine de faire une véritable œuvre d'art.

On brode en fil, marque M, toute la toile; le fil doit être très-fin, et je conseille le n° 200. Puis on prend du fil plat au reflet glacé, et on entoure tous les pleins d'un point cordonné qui se répète pour les ornements, les branches et tout le reste du travail, dans lequel ne se trouvent absolument que ces deux points.

15 à 18. Voile de fauteuil Renaissance. — Nous devons la communication de ce travail à la maison Assimon. On en trouve les fournitures à la maison de *Notre-Dame de Sion*, 116, rue du Bac. Notre dessin 15 reproduit l'ensemble du voile; nos dessins 16, 17 et 18 reproduisent le carré de milieu, les encoignures et la dentelle, en grandeur naturelle.

On commence par tracer les traits du milieu du carré sur moleskine, puis on coud le lacet aux endroits indiqués.

Ceci fait, on remplit les pleins avec les jours indiqués sur le modèle; on exécute les roues qui se trouvent dans les tortillons, et enfin, ayant posé le lacet du cadre, on fait les barrettes vénitiennes qui débordent du dessin.

La même opération se fait pour les quatre petits motifs d'angle. Ici les barrettes vénitiennes sont remplacées par un fond de tulle rapporté ou fait à l'aiguille.

Il faut ensuite se procurer de la toile Colbert à fils tirés, et disposer un entre-deux qui encadrera le carré du milieu; inutile de dire que les angles se-

de la lisière, le même
ts paraît plus allongé,
eaucoup plus élargi.
u coton spécial appelé
point de reprise dans
se contrarie au retour
nt le secret du travail
a qu'à remplir sur son
compter chaque trait;
passe jamais trois fois
ssin est combiné pour

IES.

naturellement. On se
ncoup de cette broderie
ppes d'autel, aubes et
elle est solide, peu
et produit beaucoup

**ntre-deux en vraie
Cluny.** — Ce modèle
té obligeamment prêté
le nos abonnées, Mme la
de F..., qui le tenait
uthentique du temps
XIII. On peut donc,
piant, être certaine de
véritable œuvre d'art.
ode en fil, marque M,
toile; le fil doit être
et je conseille le n° 200.
prend du fil plat au
lacé, et on entoure
pleins d'un point cor-
ui se répète pour les
ts, les branches et tout
du travail, dans lequel
trouvent absolument
deux points.

**18. Voile de fauteui
ance.** — Nous devons
unication de ce travai
ison Assimon. On en
s fournitures à la mai-
Notre-Dame de Sion,
du Bac. Notre dessin
roduit l'ensemble du
s dessins 16, 17 et 18
sent le carré de milieu,
ignures et la dentelle,
teur naturelle.
mmence par tracer les
milieu du carré sur
se, puis on coud le la-
endroits indiqués.
dit, on remplit les pleins
jours indiqués sur le
en exécute les roues
rouvent dans les tor-
t enfin, ayant posé le
cadre, on fait les bar-
éuitiennes qui débor-
dessin.
ème opération se fait
quatre petits motifs
Ici les barrettes véni-
sont remplacées par un
tulle rapporté ou fait à
.
t ensuite se procurer
le Colbert à fils tirés, et
un entre-deux qui en-
le carré du milieu; inu-
dire que les angles se-

Maison et Fabricant rue Paris.

1875 N° 179

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13, Quai Voltaire à Paris

Toilettes de Mlle Duboys, 31, rue d'Aboukir

Gants de la Parfumerie Nanon, 31, rue du 4 Septembre

A reproduire

ront bien accusés,
chés par des point
déjà exécutés, et
deux de toile Colb
mier déjà posé.

Enfin, le tout s'e
tre dessin n° 16 re
d'esprit, point de r

En prenant du fi
plus haute, ce qui
servir à tout autre
peut se mêler à de
combinant les uns
réussi.

On peut aussi,
du motif du milieu
guifiques couvre-p

25. Costum
ou en étoffe b
derrière, la ju
et le dos du
garni dans le
de soie ou de
trouve autour
boutonne jus
Triple rangée
ble revers co
— Ce modè
ette, 15, bou

26. Toilett
— La jupe se
dont le dessu
ton plus clair

ront bien accusés, les fils tirés, brodés ou du moins rattachés par des points noués. On rapporte ensuite les angles déjà exécutés, et on encadre le tout d'un second entre-deux de toile Colbert disposé à angles contrariés sur le premier déjà posé.

Enfin, le tout s'entoure de la dentelle sur filet, dont notre dessin n° 16 reproduit une partie; elle se fait au point d'esprit, point de reprise, de toile et de relief.

En prenant du filet au réseau plus grand, la dentelle sera plus haute, ce qui ne sera peut-être pas un mal: elle peut servir à tout autre objet, de même que le carré du milieu peut se mêler à des carrés brodés sur toile Colbert, et, se combinant les uns avec les autres, former un ensemble très-réussi.

On peut aussi, en répétant plusieurs fois la disposition du motif du milieu et supprimant la dentelle, établir de magnifiques couvre-pieds ou dessus d'édredon.

19. Coins au plumetis pour coins de cravate, de mouchoirs, motifs pour taie-d'oreiller d'enfant, etc.; la petite dent peut s'exécuter séparément et servir pour tout objet de lingerie.

20. Bande en tapisserie. — Voir la désignation des couleurs sous le dessin.

21. Parure du matin avec col ouvert, orné d'un jour et d'une petite bande brodée. Manches avec manchettes échancrées, ainsi que l'indique le dessin, et ornées de la même bande.

22. Col d'été en batiste et formant trois cols superposés, chacun *festonné* en rouge; manches semblables.

23. Col et manches en toile, brisé et haut derrière, très-bas devant. La partie haute se compose de carrés faits avec des jours et des marguerites brodés au plumetis sur toile pleine; la partie du devant est garnie d'une petite valenciennes. Le bord des manches a les mêmes quadrilles de jours et de broderies. Ces trois parures ont été créées par Mme Day-Fallette.

24. Toilette de matin. — Modèle de Mme Day-Fallette. — Robe de mousseline suisse, forme princesse, garnie dans le bas d'un volant de 50 centimètres, orné lui-même de deux plissés sur les côtés, et de quatre sur la traîne; le devant, forme étole, est recouvert en entier de petites garnitures plissées disposées en V et encadrées de bandes formant revers; cette étole se prolonge en petite pèlerine derrière; un pli Watteau prend naissance à la pointe de la pèlerine. Coiffure de blonde satinée formant pouf et retombant derrière en catalane.

26. TOILETTE EN SICILIENNE ET FAILLE. 27. TOILETTE EN FAILLE NOIRE. 28. COSTUME POUR FILLETTE DE DIX ANS.

25. Costume de fillette de sept à huit ans, en mohair ou en étoffe beige. — Le devant est forme princesse; par derrière, la jupe se monte froncée sur un ruban de faille, et le dos du corsage se termine en postillon; le jupon est garni dans le bas de trois volants en biais, bordés et liserés de soie ou de foulard bleu ciel; cette même garniture se retrouve autour du postillon et à l'encolure. Cette robe se boutonne jusqu'au premier volant par des boutonnières. Triple rangée de boutons bleus. Manches larges, avec double revers composé de garnitures en pareil, bordées de bleu. — Ce modèle nous a été communiqué par Mme Day-Fallette, 15, boulevard de la Madeleine.

26. Toilette en sicilienne et faille de deux tons de gris. — La jupe se termine par un haut volant monté à gros plis, dont le dessus est en sicilienne et l'intérieur en faille d'un ton plus clair; ces plis sont *étranglés* en dessus par un point à 15 centimètres du bord, de façon à montrer la faille; au bas de ce volant, petit volant de sicilienne en biais; un bouillonné tiré, froncé deux fois en haut et en bas, cache l'endroit où finit ce volant, lequel, comme on peut le remarquer, est beaucoup plus haut derrière que devant. Tablier carré en faille, avec biais de sicilienne; deux lés de sicilienne plissés droits et plats retombent par derrière et semblent continuer le plissé en éventail qui orne le dos du corsage; deux nœuds fixent ces deux pans d'étoffe et les attachent l'un à l'autre. Corsage à basques rondes et lacé derrière; le dos est suffisamment indiqué; le devant, en faille, ainsi que les côtés du dos, est tout plat et orné seulement d'un petit col revers en sicilienne, doublé de faille. Manches en sicilienne, avec bouillonnés tirés à tête formant revers.

Modèle de Mme Duboys, 21, rue d'Anjou. Voir sur notre supplément les patrons de ce corsage.

27. Toilette en faille noire. — Le jupon, à traîne, est monté à gros plis derrière et orné devant de deux volants plissés en faille noire. Tablier en dentelle perlée ou en chantilly, tombant carrément de chaque côté et drapé très-haut sous la basque. Une écharpe de faille s'attache des deux côtés du tablier, à 3 centimètres de la taille environ, se noue derrière en formant un nœud lâche; l'un des pans est très-court, l'autre retombe très bas sur la traîne, après avoir passé et repassé dans deux coques de faille formées par un autre bout d'écharpe fixé au côté gauche et tout à fait au bas du tablier. Corsage à basques rondes et fermées d'une dentelle noire, de laquelle émerge un plissé très-fin; trois nœuds ornent le devant de ce corsage. Manches à coudes avec plissés de soie et nœuds de faille au milieu. — Modèle de Mme Duboys.

Voir sur notre supplément les patrons de ce corsage (patrons 6 à 9).

28. Costume pour fillette de dix ans, en popeline ou mohair gris. — La robe est forme princesse par devant et zébrée de velours qui vont se fixer dans deux autres velours formant quille de chaque côté. Par derrière, la jupe est ornée de deux volants plissés à gros plis creux et surmontés d'un velours noir. Le paletot, genre Louis XV, est bordé de velours par devant; poches carrées en velours sur les côtés; le dos est court et forme deux plis sous lesquels est fixée une ceinture en velours formant deux coques et un pan noué par une agrafe de velours. Chapeau rond, à bords plats, orné sur le sommet de la calotte d'un bouquet de coquelicots sortant d'un nœud de faille; un autre bouquet sert de milieu à un autre nœud qui repose sur les cheveux tombants. — Modèle du Petit-Saint-Jean, 11, rue du Quatre-Septembre. Voir sur notre supplément les patrons de ce costume.

E. DOUGY.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE COLORIÉE

Toilette en foulard rayé blanc et vert d'eau, et taffetas ou faille unie vert d'eau. Le jupon est en soie verte unie; il est orné dans le bas d'un volant en foulard rayé blanc et vert. La tunique forme sur le côté gauche deux grandes pointes qui s'écartent un peu et sont retenues par des pattes en faille double qui nouent lâche en formant deux bouclettes. Cette tunique se drape très en arrière sous deux pans de foulard rayés très-larges qui tombent droits sur la jupe. Un biais de faille verte sert de pied à un effilé fantaisie à petits glands et à tête grillée en soie blanche et verte; tous deux encadrent la tunique. Corsage à basques rondes assez courtes sur les hanches et derrière, orné devant et derrière d'une sorte de plastron en soie verte; un petit revers suit l'ouverture en cœur, que ferme un nœud de faille. Manches en faille unie, avec plissés de foulard rayé, séparés par trois biais de faille verte.

Toilette en faille marron et batiste écrue, brodée à roues. Le jupon est à demi-traîne et monté avec un gros pli quadruple et sans aucune garniture derrière; sur les côtés de devant se trouvent deux volants plissés un peu espacés. Le tablier se compose de bandes de batiste brodée et de bandes de faille marron alternant et taillées plus larges du bas que du haut pour former l'éventail; tout au tour de ce tablier, un plissé de faille et un effilé à haute tête grillée. Un gros nœud de faille à pans frangés et à coques sert de point d'attache aux deux côtés de la tunique. Corsage composé de bandes de batiste et de faille, disposées de façon à ce que la faille forme plastron devant et derrière, et la batiste bretelles sur la poitrine et dans le dos. Manches disposées de même, terminées par des plissés de faille marron. Nœud de faille à la couture extérieure. — Modèle de la maison Duboys, 31, rue d'Anjou-Saint-Honoré.

PLANCHE DE PATRONS ET DE BRODERIES

PREMIER COTÉ

Corsage lacé derrière du costume en sicilienne et faille

(Dessin 26 du journal.)

N° 1. I—I—I—I—I—I— Devant du corsage lacé derrière.
N° 2. • — • — • — • Petit côté du corsage lacé derrière.
N° 3. — — — — — — Dos du corsage lacé derrière.
N° 4. OOOOOOOOOO Col du corsage lacé derrière.
N° 5. X—X—X—X—X— Manche du corsage lacé derrière.

Corsage à basques rondes de la toilette en faille noire

(Dessin 27 du journal.)

N° 6. ———— Devant du corsage à basques rondes.
N° 7. ═══ Petit côté du corsage à basques rondes.
N° 8. XXXXXXXXXX Dos du corsage à basques rondes.
N° 9. -8—8—8—8—8- Manche du corsage à basques rondes.

Costume pour fillette de dix ans

(Dessin 28 du journal.)

N° 10. —O—O—O—O— Devant du costume de fillette.
N° 11. ═══ Petit côté du costume de fillette.
N° 12. ———— Dos du costume de fillette.
N° 13. O—O O—O O- Manche du costume de fillette.

SECOND COTÉ

N° 1. Dessin pouvant se répéter indéfiniment, tant en long qu'en large, à exécuter, en broderie Renaissance, sur toile Colbert. Des festons mats, prenant l'étoffe, sont faits sur la toile elle-même; et les barrettes, en dessous desquelles l'étoffe doit être enlevée, sont exécutées sur fils lancés, au défaut de l'étoffe. Dans l'intérieur des fleurettes et des gros œillets, pour varier, on peut les faire au feston bien bourré; on fera des roues ou des jours variés.

N° 2. Coussin ou dessus de chaise à broder au passé, sur soie, velours ou canevas; on peut également faire cette broderie en application de nansouk sur tulle, et en faire des voiles de fauteil. Il est bien entendu que les lettres de l'alphabet, que, faute de place, nous avons dû placer dans l'intérieur de ce dessin ne font pas partie du coussin.

Nos 3 et 4. Deux alphabets gothiques de différentes grandeurs.

COURRIER DE LA MODE

La véritable élégance ne consiste pas à ne porter que des robes sortant de la bonne faiseuse, des chapeaux signés d'un nom illustre, elle se révèle surtout dans les détails nombreux de la toilette, la chaussure, les gants, la lingerie surtout. Mais encore, sur ce point, il est nécessaire d'observer que le luxe de broderies ou de dentelles ne constitue pas le bon goût, il faut surtout s'attacher à ne choisir que des objets bien coupés, soigneusement cousus et marqués du cachet de la distinction. J'ai vu, en cherchant de çà et de là dans les salons de Mme Day-Fallette, des riens charmants qui m'ont paru de petites merveilles de goût. Ces petits mouchoirs à ourlets de fantaisie avec jours ou encadrés de broderies de couleur, sont charmants. Les parures en toile unie avec jours faits à la main, les uns formant des damiers dans un bord double, les autres, plus pressés, disposés en raies d'autres avec bords en batiste de couleur assortis aux robes, doivent être expressément seyants. Puis, à côté de ces petits accessoires, s'étalent les objets de lingerie, formant le fond du trousseau, tels que jupons coupés absolument pour accompagner les costumes modernes; chemises de nuit admirablement faites, tout cela est sobre d'ornements, et les plus fines broderies, les plus merveilleuses dentelles sont disposées avec une véritable entente de cette simplicité relative dont ne se départ jamais la femme comme il faut. Mme Day-Fallette fait également les bonnets du matin ou d'intérieur, les robes de maison, sauts de lit, peignoirs et même le costume. Je citerai avec enthousiasme deux gentilles toilettes d'été en batiste.

L'une bleu pâle unie avec des entre-deux rayant la cuirasse en éventail devant et dos. Le tablier se composait de bouillonnés et de plissés également coupés par des entre-deux brodés : c'était aussi frais que jeune et charmant.

L'autre, en une sorte de batiste d'un tissu tout nouveau, formant des carreaux mats et clairs et rayés écru et rose. Ce costume était entièrement orné, zébré de dentelle écrue et de rubans roses; le tout formait une véritable petite merveille.

Il me serait bien difficile de donner ici le détail complet de tout ce que j'ai vu chez Mme Day-Fallette. Je conseillerai simplement à mes lectrices habitant Paris d'aller s'assurer par elles-mêmes de la vérité de mes assertions, en lui faisant une visite, 15, boulevard de la Madeleine. Quant à celles qui sont au loin, elles peuvent être assurées qu'en écrivant directement, elles recevront très-promptement les renseignements les plus précis sur les objets qu'elles désirent, avec les prix des échantillons, etc., etc.

La forme des cols ne varie pas : ce sont toujours les cols droits à pointes légèrement recourbées et largement écartées, qu'on nomme cols Angot; puis, et surtout le col montant et rabattu, sans que le pli soit marqué au fer, dit col paysan. Ce dernier genre est le plus adopté. Pourquoi-est-ce? dirait le sergent instructeur Lampourde, dont parlait l'autre jour le Masque-de-Fer dans les Échos du *Figaro*. Voilà! Telle est la réponse invariable de la vieille ganache chevronnée, et la seule explication qu'il donne jamais aux volontaires qui sont sous ses ordres; telle est également la seule raison à mettre en avant quand il s'agit de modes et de fantaisies féminines.

Il est une foule de choses qu'on trouve peu seyantes, ou même laides, souvent incommodes, comme, par exemple, les jupes qui enlèvent le libre mouvement des jambes, les édifices de faux cheveux qui donnent des névralgies, les bottines à talons hauts de 10 centimètres qui produisent des cors ou amènent parfois du désordre dans l'organisme général, les cols qui emprisonnent le cou dans un carcan de toile gommée. *Pourquoi-est-ce* adopte-t-on ces modes peu seyantes ou gênantes?... Voilà! Je ne pense pas qu'on puisse trouver une raison plus péremptoire. Ajoutons cependant, pour la justification et la glorification de notre époque, qu'en résumé nous sommes loin d'atteindre au ridicule de nos mères et de nos aïeules. N'avaient-elles pas inventé, en effet, *le corps*, ce supplice volontaire infligé par la mode aux malheureuses femmes, et que remplace si avantageusement pour la santé la ceinture régente de nos jours? le panier, auprès duquel la crinoline n'était rien, puisqu'au besoin on pouvait la produire dans un omnibus, tandis que son ancêtre ne pouvait voyager qu'en carrosse? la manche à gigot garnie de duvet ou de baleines? etc., etc. Le sans-gêne tant reproché à notre génération par les représentants survivants de la génération passée a eu, au moins, comme excellent résultat, de nous affranchir en partie de ces modes ridicules, inspirées par les lois d'une étiquette trop rigoureuse. En somme, nous ne serions nullement disposées actuellement à nous enfermer dans les corps ou les paniers de nos grand'mères, et quand une *invention* nouvelle nous semble gênante, nous savons bien, après avoir sacrifié quelque temps à la déesse *Fantaisie*, la prier de trouver autre chose d'aussi joli et de plus commode à porter. Les robes bridées de la jupe, par exemple, commencent à prendre un peu plus d'ampleur, ou, du moins, on desserre suffisamment le cordon qui ramène les plis en dessous, pour rendre aux jambes leur libre fonctionnement. Je tiens ce renseignement d'un artiste en mode : il est certain que les jupons de robe vont cesser d'avoir cet air étriqué, qui n'avait rien de bien séduisant à l'œil.

Le corsage très-ajusté est encore absolument à l'ordre du jour, mais je n'y vois aucun mal. Peu importe qu'une robe soit absolument moulée au corps; si la coupe est bonne, les mouvements n'en seront pas gênés. Il arrive fort souvent qu'on est plus mal à l'aise dans un robe très-large que dans une autre très-exactement juste; cela vient tout simplement de ce que celle-ci est coupée de façon à ce que chaque partie du corsage est absolument à sa place, tandis que la première est d'une forme défectueuse. Je ferai la même observation pour les bottines, pour les gants. On n'est bien chaussé et bien ganté qu'à la condition d'avoir des botines et des gants exactement ajustés au pied et à la main. Un soulier trop grand blesse autant qu'un soulier trop petit; un gant trop étroit est tout aussi disgracieux qu'un gant trop large ou trop long. Je sais fort bien que tout ce que je dis là n'est guère nouveau, mais celles de mes lectrices pour qui ces détails sont oiseux me pardonneront en pensant que je suis lue par nombre de jeunes filles qui peuvent certainement faire leur profit des conseils d'une femme désireuse de leur être un peu utile. D'ailleurs, ce courrier est une causerie intime, et je laisse courir ma plume un peu au hasard. Je crois, du reste, plus utile, et cela je l'ai dit plus plus d'une fois, de donner ici des aperçus généraux sur la tendance de la mode en général, que des descriptions de toilettes. Nos dessins, qui tous sont accompagnés d'une explication minutieuse, se chargent d'indiquer à nos abonnées les créations et les combinaisons nouvelles de nos couturières. Moi, je leur montre la silhouette de la femme comme il faut, élégante sans prétention ni excentricité. Cela ne vaut-il pas mieux?

MARIE DE SAVERNY.

UNE VISITE

A L'EXPOSITION DES BEAUX-ARTS

Je n'ai nullement la prétention, en racontant ma visite à l'Exposition des beaux-arts, de faire ici un compte rendu exact et détaillé des œuvres de nos artistes vivants, ni d'essayer de donner sur ces œuvres des aperçus critiques et savants, encore moins de décider du mérite de tel ou tel tableau.

D'abord, en pareille matière, je suis d'avis que les profanes, ceux, en somme, qui n'ont d'autres guides pour diriger leur jugement que des *sensations* ou un tact artistique plus ou moins développé, que les profanes, dis-je, devraient être extrêmement sobres d'appréciations absolues.

Laissons le soin de prononcer des arrêts à ceux qui ont acquis ce droit en luttant eux-mêmes, heure par heure, contre ces sublimes difficultés du grand art, que le génie seul sait vaincre et surmonter. Ou bien encore à quelques rares initiés chez qui l'observation persévérante, l'étude comparative et consciencieuse des œuvres des maîtres de toutes les époques et de toutes les écoles, remplacent la pratique, si je puis me servir de cette expression.

Donc, moi qui ne suis pas artiste dans l'acception véritable du mot, et qui n'ai pas non plus la prétention d'être infaillible en matière d'art, je viens simplement faire part à mes lectrices de l'impression produite sur moi par quelques-unes des œuvres exposées.

Je choisirai de préférence celles qui attirent la foule des visiteurs, non point peut-être qu'il ne s'en trouve un certain nombre parmi d'autres moins discutées ou moins louées, qui ne me plaisent d'une façon particulière, mais parce que l'espace m'est limité et qu'il est nécessaire de faire choix. On a rarement vu, en effet, une exposition plus encombrée. Les toiles *agréables* à voir sont nombreuses; il n'en est pas qui retiennent et passionnent. Citons cependant une exception : l'immense tableau portant le n° 125, dû au pinceau de M. Georges Becker et représentant *Respha, femme de Saül, protégeant les corps de ses fils contre les oiseaux de proie*, et qui est certainement l'une des œuvres à sensation du Salon. L'impression est subite et profonde, car cette composition, vraiment grandiose, est à la fois d'une rare énergie, d'une grande audace, et, ce me semble, d'une très-bonne couleur. Ces corps crucifiés sont largement modelés et consciencieusement étudiés, et rien ne saurait peindre la sauvage énergie du geste avec lequel Respha tient en respect le formidable oiseau de proie prêt à fondre sur les cadavres. C'est sinistre, mais vraiment beau.

Tout à côté de cette scène lugubre, se trouve une toile de moyenne grandeur, *l'Age d'or*, dont j'ai entendu faire un grand éloge. Je ne sais si le voisinage forme un con-

traste trop violent; mais cette sorte de bergerie, où des nymphes court-vêtues dansent en rond sur l'herbe tendre, m'a semblé d'un fade désolant; trop de rose et de vert à la clef. — Passons. — Plus loin, dans la même salle, un de ces tableaux peints à la loupe, qui sont signés Alma-Tadéma, dès la première vue, pour tous ceux qui ont une fois dans leur vie vu une œuvre de ce peintre d'un très-grand talent. Cette fois, il nous montre un atelier de peintre, avec cette indication : *la Peinture, portraits commandés*. Il y a un couple tout à fait vivant, placé en pleine lumière, devant une toile dont on ne voit que l'envers. Ces deux têtes sont vivantes, et l'expression des visages prouve une complète satisfaction de se voir si bien reproduites; les sourires disent un grand merci à l'artiste. Et puis ce sont des détails d'une vérité si minutieuse, que l'œil se fatigue à les admirer.

J'aime moins, ah! mais infiniment moins, *le Combat de la Malmaison*, par M. Berne-Bellecour. Il y a là une haie derrière laquelle s'embusquent les soldats, que j'ai prise pour des buissons couverts de fleurs en papier. Il paraît que ce sont des vignes au feuillages jaunis et dorés par le soleil d'automne. Voilà une appréciation qui va faire sourire de pitié ceux qui se piquent d'être de vrais critiques; mais je raconte ce que mes yeux ont vu... ou cru voir.

Je commence par prévenir mes lectrices que je n'ai aucun parti pris en ce qui concerte les œuvres des peintres aimés du public, avant de dire que le tableau de M. Cabanel, *Thamar*, ne m'a laissé aucune bonne impression. C'est, à mon sens, une composition froide. *Thamar* n'a pas, ce me semble, déchiré ses vêtements, ainsi que l'indique le livret, et son désespoir n'a rien de bien terrible; néanmoins, on reconnaît les qualités de l'artiste; la couleur est chaude sans être violente. Quant à la *Vénus*, du même artiste, c'est une Vénus un peu moins jolie que bien d'autres études du même genre qui ne portent pas ce nom, synonyme de beauté et de grâce.

A mon avis, l'une des meilleures œuvres du Salon, je n'hésite pas à le proclamer, c'est le portrait de notre grande comédienne *Madame Pasca*, par Bonnat. La charmante femme est debout, tout simplement vêtue d'un vêtement d'intérieur en étoffe blanche à la fois souple et chatoyante. C'est du satin, disent les uns; on ne sait pas trop, disent les autres; et la critique va son train. Mais qu'importe, si l'étoffe drape, si ses plis accusent le modelé du corps et que ce corps soit vivant; d'ailleurs, peut-on savoir bien au juste ce qu'a pu trouver ou inventer au besoin comme tissu la couturière habile dont l'imagination a créé ce savant déshabillé qui semble créé pour la femme, et que la femme porte avec une si grande et si noble aisance, avec une grâce si exquise. Et ce bras tombant le long du corps, comme il est souple, quoique posé droit, comme il est bien fait de chair ferme, de sang généreux, de peau satinée et diaphane! La figure est un pur chef-d'œuvre d'expression, à la fois digne, simple, intelligente et noble. Mes compliments au peintre et au modèle qui l'a si bien inspiré.

Si je ne pouvais avoir mon portrait par Bonnat, je voudrais tout au moins poser devant Cot. Quel charmant peintre de femmes! et la jolie petite marquise que la marquise d'H. de Saint-D...! Vous n'avez pas besoin, madame, de faire peindre les armes de votre noble maison au coin du tableau, car vous êtes grande dame depuis les pieds, de très-petits pieds que l'on n'aperçoit pas, mais que l'on devine en voyant vos mains, jusqu'à votre mignonne tête d'une expression si fine et d'un port si gracieux. J'aime moins le portrait de Mlle H... Le voisinage de la petite marquise nuit peut-être à la jeune fille, mais aussi l'autre est trop merveilleusement jolie.

Il y a encore bon nombre d'autres portraits, mais je n'ai pas encore pu les examiner à loisir; j'étais sollicitée par d'autres œuvres qui m'étaient signalées; d'ailleurs, je vais un peu au hasard de mes souvenirs : voilà tout justement que deux paysages d'un vert éclatant se placent sous mes yeux. Ils sont éclos sous le pinceau de M. César de Kock. L'un me plaît moins que l'autre. Le premier, celui qui n'a pas mes faveurs, ressemble un peu, oh! profanation! vont s'écrier les pontifes de l'art, à une immense chicorée au cœur jaune, aux feuilles d'un vert *cru*... Pour me faire pardonner cette comparaison triviale, j'ajouterai que rien n'est charmant comme cet autre paysage du même artiste représentant un ruisseau fuyant sous les arbres et dans lequel barbotent paisiblement des canards formant une joyeuse bande. Cette eau est transparente et vraie, elle coule lentement, et les rayons du soleil, tamisés par le feuillage fin et touffu des saules, font miroiter les moires qu'un souffle d'air léger produit à sa surface. Voilà un petit tableau dont le calme paisible doit être contagieux. Je le recommande à quelque amateur ayant des chagrins inconsolés et qui pourrait en faire l'acquisition. En le plaçant sous ses yeux de façon à le voir à tout instant du jour, il finirait certainement par rencontrer l'apaisement que produisent les beautés placides de la nature.

Comme contraste à cette riante image, j'offre à l'imagination de mes lectrices la plus saisissante représentation d'une scène désolée du moyen âge. *L'Interdit*, de Laurens, est une œuvre magistrale dans son cadre restreint. Le ton général du tableau est chaud, mais sombre. Rien ou presque rien comme composition. Une porte d'église fermée par des broussailles; un parvis désert, ou plutôt habité par la mort, car deux cadavres sont là, l'un enveloppé dans quelques vêtements sordides, l'autre encore recouvert de fleurs toutes fanées, attendant que les oiseaux de proie ou les chiens errants viennent se partager leurs débris. Quelle désolation sinistre! Le cœur se serre, et cependant on ne peut détacher son regard, tant l'impression produite est profonde.

MARIE D'AJAC.

LA VOIX DU CŒUR

III

Pendant le déjeuner, Mariette remarqua qu'en portant les yeux sur la place vide où se mettait d'habitude Thérèse, les yeux de la princesse, au lieu d'exprimer du mécontentement ou de la colère, devenaient humides et se voilaient de tristesse. A un moment, la princesse, en parlant de sa demoiselle de compagnie, la désigna par son nom de famille de Sarremont. Et en prononçant ce nom, sa voix prenait une accentuation particulièrement intime. Sagesse, tout en faisant ces remarques, se demandait quelle pouvait être la cause de ce changement d'humeur.

Après le déjeuner, la princesse passa dans sa serre, suivie de Mariette. Pendant un assez long temps, elle sembla absorbée par les soins donnés à ses fleurs. Alors que Mariette lui aidait à attacher la branche d'un asclépias, qu'elle voulait unir à celle d'une passiflore, le bras encore en l'air, la princesse demanda soudainement à la jeune fille :

— Savez-vous à quel parti s'est arrêtée Mlle de Sarremont?..... Part-elle, ou reste-t-elle près de moi?.....

Malgré toute sa présence d'esprit, Mariette se sentait interdite, et voilà son regard si franc à l'aide de ses longs cils châtains, qui faisaient ombre à ses joues.

Tout embarrassée qu'elle était, la pensée ne vint pas à la jeune fille d'éluder la vérité; seulement elle s'étudia à la rendre utile à son amie.

— Je crois, répondit-elle, que Thérèse regrette sa vivacité d'hier, et qu'elle resterait volontiers près de vous.

— Ah! fit la princesse, avec une satisfaction évidente, vous le croyez?.... Alors qu'elle reste..... Je ne veux point la mort de la pécheresse!.... Si vous êtes son amie, ce dont je ne puis douter, tâchez d'obtenir de Mlle de Sarremont qu'à l'avenir sa susceptibilité soit moins ombrageuse..... Il est fatigant de se trouver journellement en contact avec une personne constamment armée en guerre; et quelle que soit.....

La princesse n'acheva pas sa phrase, un valet de pied venant lui annoncer la visite de personnes considérables qui l'attendaient au grand salon.

Mariette, tout en continuant son travail fleuri, réfléchissait profondément, car elle réfléchissait beaucoup, la jeune fille, à l'accentuation de la princesse en lui parlant de son amie.

— Vous êtes seule, chère Sagesse? demanda Thérèse, dont le pas léger n'avait fait aucun bruit sur les nattes qui recouvraient le pavé de la serre, et lui avait permis d'arriver jusqu'à Mariette sans éveiller son attention.

— Toute seule depuis un instant. La princesse vient de quitter ses fleurs pour aller recevoir une visite. Elle m'a parlé de vous avec la plus cordiale bienveillance, en se félicitant de votre résolution que je lui ai communiquée.

— En vérité, répliqua ironiquement Thérèse, elle est trop bonne!..... Et ma vie tout entière ne sera point assez longue pour acquitter la dette de ma reconnaissance.....

Thérèse fut interrompue par un bruit de pas faisant crier le sable de l'allée du parc qui conduisait à la serre.

— C'est M. André, dit joyeusement Mariette en voyant venir le jeune peintre.

— Je vous quitte, reprit Thérèse : j'éviterai ainsi une nouvelle gronderie de la princesse, car, pour la supporter, je ne me sens point encore assez pourvue de résignation.

Mais avant que Thérèse eût quitté la serre, le jeune homme y entrait.

Il était suivi d'une domestique portant une corbeille contenant des gardénias en fleurs.

André tendit la main aux jeunes filles; Mariette la serra cordialement, tandis que Thérèse s'inclinait cérémonieusement devant lui, sans répondre à l'étreinte amicale qu'il sollicitait. Ce fut encore Mariette, avec sa gracieuseté juvénile, qui rompit la glace, conséquence de l'accueil de Thérèse.

— Oh! les beaux arbustes; ils manquaient au bouquet de la serre. Comment appelez-vous cet élégant arbuste au feuillage d'un vert si profond?

— Gardénia. Il croît et fleurit sauvage sous notre beau ciel des tropiques. Avant de le revoir, mon ciel d'azur et de feu, je venais faire mes adieux à la princesse...

— Vous allez partir?... interrompit Mariette.

Thérèse de Sarremont voulait seulement paraître indifférente; mais en s'efforçant d'y parvenir, elle dépassait son but. Elle se montrait rogue; le visiteur crut qu'elle lui était hostile. Il en fut profondément peiné. A l'annonce du prochain départ du jeune peintre, elle resta muette, mais une teinte rosée, en envahissant ses joues, décela que son indifférence n'était qu'apparente.

— Oui, je dois partir, répondit laconiquement André.

— Prochainement? insista la douce Sagesse.

— Prochainement, dit André.

Après une pause, et en contemplant Thérèse plutôt que les bignonias fleuris au-dessus de sa tête :

— Oui, ajouta André la voix assourdie par l'émotion, je quitterai Nancy le cœur plein de souvenirs...

En s'élevant, le regard de Thérèse rencontra celui du jeune homme. Une teinte plus rosée anima son beau visage. La fière jeune fille comprenait enfin qu'un autre souvenir que la gratitude était au cœur d'André...

— Je vous fais prisonnier, dit Mariette en contraignant André à s'asseoir. La princesse *nous* en voudrait (et elle insista sur le mot *nous*, à l'intention de Thérèse dont le mutisme l'inquiétait), si nous ne vous prions pas d'attendre qu'elle soit libre de vous recevoir.

André resta.

Était-ce seulement à la prière de la douce Sagesse, ou parce qu'il avait surpris la teinte carminée passée sur les joues de Thérèse?...

André de Versault est né sous le beau ciel des Antilles, et son berceau a vacillé aux tremblements du sol de la Guadeloupe, où sa famille fut ruinée par le cataclysme de 1843. Il dut penser à se créer par lui-même, par son travail, des moyens d'existence; mais au lieu d'entrer dans le commerce ou dans la carrière administrative, il choisit celle des arts. Les débuts en sont durs, mais aussi lorsque l'on y devient maître!...

Ce fut Decamps, le maître au grand cœur, qui enseigna au jeune créole l'art de fixer sur la toile la lumière et la vie. Decamps aimait son intelligent élève.

André exposa une vue de la *Soufrière*. Cette toile attira l'attention du prince, amateur éclairé, qui fut aussi charmé par l'attractive distinction du jeune peintre que par les qualités essentielles de son tableau.

André de Versault a l'aisance réservée, qui est la conséquence d'une bonne éducation première. Son visage est moins beau de lignes que d'expression. Son langage est celui d'un homme bien né, vivant dans le meilleur monde.

Le prince, au moment où la mort le prit, venait de commander à André de Versault des peintures murales dans la partie restaurée de l'hôtel. La princesse fit continuer les travaux projetés par son mari; ce fut ainsi que, se voyant tous les jours, l'intimité entre les jeunes filles et l'artiste avait grandi.

Et qui peut dire si la princesse n'avait pas vu cette intimité avec bonheur?

Dans cet esprit mobile, ou mieux encore changeant et profond comme l'onde, rien n'est affirmable.

Cependant les travaux touchaient à leur fin, et André voyait avec regret s'avancer l'heure où il faudrait interrompre les quotidiennes causeries et les duos avec Thérèse.

La douce *Sagesse* plaisait à André; mais Thérèse le charmait, malgré ou peut-être même à cause de son fier et altier caractère. — Les dompteurs n'ont-ils pas été de tous les âges et de tous les pays? — L'artiste admirait la taille superbe et les lignes si pures du visage de Mlle de Sarremont. Il s'était inspiré de ce type grec pour un tableau représentant la lutte d'une Atalante contre un Méléagre du classique le plus irréprochable.

Parfois la physionomie de Thérèse donnait à son visage une expression d'une douceur ineffable; cette expression était due en général à l'intervention de Mariette; il en fut ainsi au moment où nous retrouvons les jeunes gens.

— Pourquoi faut-il donc, dit Mariette, que la crainte de se voir séparés plane toujours au-dessus de ceux qui sont heureux de se voir et d'échanger leurs pensées?

— C'est là l'épée de Damoclès, repartit stoïquement André.

Thérèse restant muette, semblait indifférente aux regrets exprimés autour d'elle. Elle pensait si profondément et son visage, à son insu, reflétait si vivement ses pensées, qu'une glace, encadrée par les festons des aristoloches, des jasmins et des passiflores, fit lire son secret à André, alors que la jeune fille le croyait enfoui au fond de son cœur.

La princesse, en ce moment, rentrait toute joyeuse dans la serre; une lettre du régisseur, apportée par l'un des gardes du château de Saint-Hubert, lui annonçait cependant que l'une des tours profondément lézardées venait de s'écrouler. Le régisseur demandait un architecte et des maçons pour étayer les restes encore debout et relever les parties écroulées.

La belle humeur de la princesse lui venait de la fantaisie d'aller à Saint-Hubert et d'y faire sur l'herbe, à l'ombre des chênes, ces premiers amis de Mariette, un dîner champêtre.

Pour engager André à faire sa partie dans cet impromptu, elle eut une bienveillance persuasive; en demandant à Thérèse si sa migraine était dissipée, elle eut une cordialité d'égale à égale. Voulant une partie de plaisir, il fallait une harmonie d'humeur sans notes discordantes; et elle se fit charmeresse.

— Monsieur de Versault, pour mon boudoir Louis XV, vous ferez un chef-d'œuvre de ce manoir de la Belle au

bois dormant. Vous venez avec nous? Tout est ordonné, prenons nos chapeaux et partons...

— Madame, admirez d'abord ces beaux arbustes, lui dit Thérèse en indiquant les gardénias.

Pourquoi les gardénias furent-ils présentés à la princesse par Thérèse plutôt que par le donateur?... Mystère!... Qui lira jamais couramment dans le cœur humain?..

La princesse, fantaisiste par excellence, envoya un sourire aux fleurs, prit vivement le chapeau que lui présentait Lisbeth et se dirigea du côté du landau découvert qui stationnait devant le perron. Les voyageurs y prirent place. Mariette était profondément émue par la pensée de se retrouver dans ces lieux où elle avait tant souffert.

Les chevaux allaient grand train, et déjà Nancy n'était plus en vue; les promeneurs traversaient un gros bourg. Une bande de chiens oisifs, excités par le roulement rapide de l'équipage, en firent une escorte hargneuse. Elle attira une bande d'enfants, la plupart déguenillés, qui tendaient la main ou le chapeau à l'aumône; André jeta une poignée de billon en disant plutôt à l'adresse de Thérèse qu'à celle de la princesse :

— N'est-il pas juste que lorsque le riche moissonne le pauvre glane?

Thérèse le remercia par un beau sourire des lèvres et des yeux.

Et tous les petits mendiants, moins une pauvre fillette, se précipitaient dans la poussière pour ramasser les piécettes.

Les yeux de Mariette ne quittaient pas la mendiante indifférente. Quelque chose dans son air, dans son regard, dans toute sa personne, lui parlait du passé.

— Qu'avez-vous, chère Sagesse? dit tout bas Thérèse à Mariette... Vous êtes pâle comme un lis, vos lèvres tremblent; seriez-vous malade?

— Regardez! répondit Mariette.

Elle indiquait la mendiante dont la vue l'impressionnait si fort que de grosses larmes roulaient sur son visage décoloré.

— Ne la regardez plutôt pas, mignonne, répliqua la princesse; elle est idiote et laide.

— Oui, elle est idiote. Elle s'appelle Mariette, comme moi... Je reconnais ce village... Ma nourrice y vit peut-être encore!... La pauvre idiote, comme moi, a été élevée par elle...

Mariette se tut, et son regard, en contemplant sa bienfaitrice, lui disait toutes les gratitudes de son âme, que sa bouche lui taisait.

La princesse dut comprendre ce que le cœur de la jeune fille lui disait par ses yeux, car elle eut pour elle une affectueuse caresse.

En ce moment, une femme chargée d'un énorme faix d'herbe traversait la route.

Cette femme regarda d'abord indifféremment la voiture, et, envisageant ensuite ceux qu'elle emportait, elle s'élança en poussant une exclamation de surprise; mais les chevaux allaient vite, et l'herbagère resta seule au milieu du chemin.

Était-ce Mariette, ou la princesse, dont la vue avait si fort émotionné l'herbagère?... Nous ne le saurions dire ici; et ni la protectrice ni la protégée ne virent l'émotion qu'elles avaient produite.

—J'espère bien, Mariette, dit la princesse, que tu t'empresseras de présenter M. André à Jacques, à Sylvestre, à Médard, afin que ces vénérables de mes bois consentent à poser devant lui.

— Mes chers confidents ne voudront plus me reconnaître. Votre bonté, madame, ajouta Sagesse, a métamorphosé la petite abandonnée...

La voiture entrait dans l'avenue, dont le sol était herbu, car il n'était presque jamais foulé par des voitures. Le landau y roulait comme sur du velours et ne produisait aucun bruit; aussi la grille resta-t-elle fermée.

En vain le cocher fit-il claquer son fouet, l'écho seul répondit à ses clics-clacs véhémentement répétés.

Le valet de pied était descendu de son siége et ébranlait la lourde grille, qui restait immuable, comme la cloche enrouée restait muette.

— C'est donc ici le château de la Belle au bois dormant? demanda André de Versault.

— Vous dites vrai, répliqua la princesse; autrefois, la fée Souciot s'y trouvait même pour tourmenter Mariette, et.....

— Si vous ne craignez pas de traverser le parc, madame, interrompit Mariette, nous allons arriver au château. Je n'ai point encore oublié comment on y accède.....

— Au fait, répliqua la princesse, en descendant du landau, c'est ce qu'il y a de plus simple à faire. Guide-nous, mon enfant. En vérité, ajouta-t-elle, ce petit incident est le bienvenu; sans lui, notre voyage eût été par trop monotone.

Étranges fantaisies du hasard ou de la destinée dont la princesse ne pouvait, à cette heure, apprécier les conséquences. Jusqu'à ce jour, elle avait montré une insurmontable répugnance à revoir ce beau domaine, dont sa volonté, armée d'or, en guise de féerique baguette, eût pu faire une merveille, car tous les éléments s'y trouvaient réunis. Mais il était écrit qu'il fallait que la princesse y vînt ce jour aïdique.....

Mariette n'avait rien oublié des lieux où s'était écoulée sa douloureuse enfance! La petite porte qu'elle pensait devoir trouver ouverte l'était bien en effet, elle pénétra donc dans le parc, suivie de ses trois compagnons.

— Oh! que c'est beau! s'écria Thérèse.

— C'est admirable! exclama André.

— Oui, répondit assez froidement la princesse; mais il faudrait faire élaguer ces allées, le soleil n'y pénètre jamais, et, voyez, il y fait nuit en plein jour.

— Elaguer! exclama le peintre. Oh! princesse, ce serait un crime de lèse-arts. Ne voyez-vous pas, sous ces voûtes de verdure, une Velléda inspirée cherchant le gui sacré!

La princesse ne répondit point, mais elle fit un mouvement d'épaules qui voulait dire : — O poète!.....

Mariette, pendant ce temps, cueillait un bouquet dans lequel se mêlaient les muguets embaumés, le cerfeuil sauvage aux ombelles fleuries, les aucolis bleus et roses, les *ver ghis mein night*, qui disent : « *n'oubliez pas la douce légende de l'amoureux daubien.* » Et la jeune fille restait en contemplation, plus qu'en convolvise, dévant un vivace chèvrefeuille blanc qui s'élançait autour du tronc de *Jacques*. Les autres promeneurs s'en allaient sans elle. Ils arrivaient à une éclaircie, sur la rivière, d'où la vue avait une délicieuse surprise.

(*A suivre.*) J. ALLIN.

A PROPOS DE CHAUSSURES

Nos élégants et nos élégantes se doutent-ils, lisons-nous dans le *Journal des Débats*, que la forme des chaussures actuelles est la même que celle usitée dans la Haute-Égypte aux siècles les plus reculés?

Des tombes ont été ouvertes dans cette contrée, et les peintures qui les décorent représentent des personnages chaussés de souliers pareils à ceux qui sont à la mode du jour.

Il faut pourtant que la forme de ces chaussures ait été inconnue en Orient, car si l'on en croit les chroniqueurs, on voit que l'habitude d'aller nu-pieds a été longtemps pratiquée à Sparte, à Athènes et dans tout l'Orient.

L'illustre et sage Phocion montait pieds nus à la tribune pour haranguer le peuple. Il est donc permis de croire que les sandales, étant fort gênantes, ne furent adoptées qu'à la longue, et qu'à défaut de toute autre forme, les personnages athéniens ne craignaient pas de marcher sans chaussures.

Il y a mieux : à Rome même, les sénateurs marchèrent longtemps nu-pieds, et le vénérable Caton d'Utique, à l'exemple de l'orateur athénien, abordait la tribune les pieds nus.

Dans l'histoire de France, les souliers façonnés étaient chose assez rare du temps de Louis le Débonnaire, au neuvième siècle, et figuraient comme cadeau de certaine valeur dans les présents offerts de souverain à souverain.

Ainsi, Salomon III, souverain de Bretagne, chargea des ambassadeurs qu'il envoyait à Rome de présenter en son nom, au pape, une statue d'or, un mulet sellé et bridé, trente chemises, trente pièces de drap, trente peaux de cerf et trente paires de souliers pour les gens à son service.

Bientôt les caprices de la mode s'emparèrent des chaussures, et les formes les plus bizarres furent adoptées à la cour comme en province.

Les chroniques du moyen âge sont remplies d'invectives contre les souliers dits à la *poulaine*, imaginés du temps de Philippe-Auguste, au douzième siècle. Le bout de ces souliers se relevait en forme de bec, en imitation de la proue ou poulaine d'une galère. Le derrière était armé d'éperons. Leur longueur était démesurée.

Une ordonnance royale de 1367 interdit en France ces sortes de souliers, qui étaient portés néanmoins encore sous François Ier par quelques personnages de la cour. Cette grotesque chaussure fut remplacée sous Charles VI, à la fin du quatorzième siècle, par des souliers arrondis d'une largeur exagérée.

Sous Charles VII apparurent les bottes. A en croire Mézeray, ce monarque, à son avénement au trône en 1422, était si pauvre qu'un bottier ne voulut pas lui faire crédit d'une paire de bottes.

La chaussure, en France, a subi sous chaque règne de notables changements, exigés par l'ensemble du costume et adaptés aux habitudes. A la fin du siècle dernier et au commencement de notre siècle, l'exagération de la chaussure a imité celle des vêtements. Bottes, souliers et escarpins se sont succédé jusqu'à l'époque où l'élégante bottine a détrôné bottes et souliers.

La chaussure de nos jours est devenue, surtout pour les femmes, un objet de coquetterie sans égal. Quelque croyance que l'on puisse avoir dans les récits des savants qui explorent l'Orient, il est permis de douter que la forme des chaussures égyptiennes fût la même que celle qui est si élégamment portée à notre époque.

LES MENUS DE LA SAISON

Juin.

MENU D'UN DINER DE 10 A 12 COUVERTS

POTAGE

Consommé au tapioca garni de petits pois et de pointes d'asperges.

HORS-D'ŒUVRE CHAUD

Bouchées à la reine.

POISSON

Soles à la normande.

RELEVÉ

Filet de bœuf rôti garni de pommes de terre nouvelles au beurre.

ENTRÉE

Côtelettes de pigeons aux haricots verts.

ROT

Caneton de Rouen (cresson).

ENTREMETS

Fonds d'artichauts sauce mayonnaise.
Cerises frites à la d'Aumont.

Cerises frites à la d'Aumont. — Poser plein une cuiller à café de marmelade de cerises sur des ronds de pain à chanter, et appliquer sur chacun un deuxième pain à chanter, humecté d'eau sur les bords. Passer ces petits paquets dans une pâte à frire faite au beurre et additionnée d'un peu de madère et de liqueur de noyaux; les frire dans une friture modérément chaude, et les servir saupoudrés de sucre. LE BARON BRISSE.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

C'était une des curiosités du vieux Paris, que cette parfumerie Martial, fondée, il y a quarante-quatre ans, par un vieillard aveugle, dans une mansarde de la rue Montmartre, au 119. Qui a visité la nouvelle installation, au premier étage de la même maison, peut affirmer, que c'est aujourd'hui l'établissement le plus colossal qui existe dans cette industrie. On y trouve, accumulées par montagnes, les parfumeries de toutes les marques. Le succès n'a rien d'étonnant, car Martial vend en détail au prix du gros. C'est un bénéfice de 25 à 50 0/0 que vous réalisez en vous adressant directement à lui. On peut également juger de la modestie de ses prix par les produits qu'il fabrique. Ainsi il donne à 1 fr. 25 le flacon de *Nissnac de Chine*, cette eau de toilette aux fleurs qui jouit d'une si grande réputation. Ses pommades antipelliculaires, garanties sans mercure, son eau dentifrice au cresson, etc., etc., sont vendues dans les mêmes conditions de bon marché.

PETITE CORRESPONDANCE

DU DOCTEUR

Mlle L. H., Saint-Omer. — Les détails que vous me donnez ne me suffisant pas pour reconnaître la nature de l'éruption, je ne puis vous conseiller que des bains alcalins deux fois par semaine.

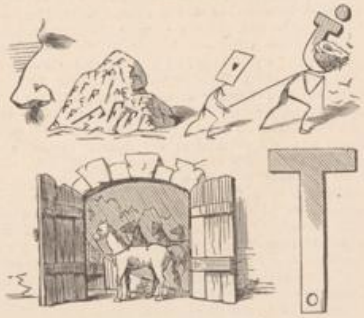
Un gourmet de Bordeaux. — Un gramme par jour de nitrate de potasse ne vous fera ni plus de mal ni plus de bien qu'une pastille de gomme. Vous pouvez sans crainte en user toute votre vie si cela vous fait plaisir.

Asp. — Votre seconde affection peut être guérie aussi facilement que la première; elle tient peut-être à un excès de transpiration locale, et celle-ci ne peut être supprimée sans précautions. Voyez votre médecin.

Mme P. R. — Au moment où vous lirez ces lignes, il sera déposé, selon vos désirs, le petit paquet et la consultation écrite avec tous les détails que vous demandez. Je vous prie de remarquer que c'est au nº 22 et non point au nº 2.

Mlle Claire Ch. — Je vous répondrai par lettre particulière. — D. I.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

En somme, il n'y a qu'un voyageur tué sur les chemins de fer, contre douze sur les routes ordinaires.

Paris. — A. Bourdilliat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.